

CHAPITRE I

Choisy-le-Roi, château de Beauvallois, le 10 juin 1758

Eugénie fixait d'un air renfrogné le bout de ses souliers dépassant sous sa robe. La comtesse Adélaïde de Beauvallois, assise face à sa fille, venait de lui annoncer qu'un époux lui était destiné. Les noces avec le marquis Armand de la Bussonnière devaient avoir lieu d'ici trois mois. L'homme qui avait fait sa demande deux jours auparavant s'apprêtait à fêter son soixante-quinzième anniversaire. Malgré cet âge avancé, il se portait fort bien et seule une méchante goutte le faisait parfois souffrir.

La comtesse, qui attendait la réaction de la jeune fille, s'impatienta.

« Eh bien, mon enfant, qu'as-tu à répondre à l'honorable proposition de monsieur de la Bussonnière ?

— J'ai à répondre, ma mère, qu'à dix-sept ans, je ne me sens point de disposition pour le mariage. Je n'ai, par ailleurs, aucune inclination envers ce vieillard laid et répugnant !

— Ton père et moi-même nous doutions de ta rébellion qui arrive fort mal à propos. Ingrate que tu es. N'as-tu pas compris combien cette alliance était une chance pour notre famille ? Certes, je te concède volontiers que le marquis n'est plus de la

prime jeunesse, mais dis-toi bien qu'il n'en vivra que moins longtemps et lorsqu'il disparaîtra, tu seras encore jeune et riche. C'est là une consolation non négligeable, songes-y. En outre, tout ceci ne te dispense pas du respect que tu lui dois et ton impertinence est des plus choquantes, Eugénie ! Quant à la beauté, elle est éphémère et nous sommes tous appelés à la perdre un jour. Garde également à l'esprit qu'il est un ami de notre souverain. Crois-tu pouvoir impunément refuser un tel parti alors que Louis XV, en personne, lui a suggéré de nous demander ta main ? Penses-tu que nous t'avons présentée à la cour sans raison impérative ? Tout comme nous, ton prétendant appartient à l'aristocratie. Avec une différence notable néanmoins ; ce marquis se trouve être des plus fortunés ! Un avantage enviable nous faisant cruellement défaut depuis la disparition de nos aïeux. Notre château requiert de nombreux travaux et en assumer la charge financière nous mettrait, sans conteste, en grande difficulté. À l'inverse, si tu acceptes une telle union, cette propriété qui te reviendra de droit ainsi qu'à ton frère après notre mort aura été entretenue grâce au marquis. Il en aura assuré toutes les réparations, si bien qu'Hugues et toi pourrez la transmettre à votre descendance en l'état. Ton époux une fois disparu t'aura légué, outre son titre de noblesse, l'ensemble de ses biens. L'avenir de tes futurs enfants en sera donc garanti. J'ajouterai, ma fille, que tu as largement l'âge requis pour cette célébration, puisqu'en septembre tu auras atteint tes dix-huit ans. Si tu persistes dans ton refus, je suivrai Victor dans son exigence de te voir entrer au couvent, car nous devons excuser ta conduite auprès de monsieur de la Bussonnière. Or, quel meilleur argument pourrions-nous lui servir que la pieuse décision prise par notre fille de consacrer sa vie à Dieu ? Le seul prétexte, en vérité, qui se puisse accepter et le moins humiliant pour celui que tu veux évincer !

Notre Seigneur est en effet un rival contre lequel monsieur de la Bussonnière n'a point d'emprise. À toi de décider de ton sort, ma chère enfant. Nous te laissons la semaine entière pour y réfléchir, avec toute l'attention que t'impose la situation. En attendant, tu n'auras plus le droit de quitter le domaine. Désormais, tu te borneras à une marche matinale, mais guère au-delà de notre étang.

— Ma mère, ce sacrifice auquel vous ambitionnez de me contraindre est terriblement injuste ! Ne pouviez-vous me présenter un gentilhomme plus jeune, vivant dans l'opulence et aussi bien né que l'est ce marquis à la triste figure ?

— Les jeunes gens sont peu empressés d'aller chercher fortune afin de prendre femme ni n'ont l'âge d'hériter de leurs ascendants, toujours en vie. Seule une personne d'âge mûr peut remplir les conditions que tu es en droit d'attendre d'un futur mari.

— Alors, soyez certaine, Maman, que j'en aviserai mon frère ! Hugues refusera de voir sa sœur ainsi sacrifiée et il m'évitera à coup sûr de rejoindre les religieuses !

— Cet enfermement ne sera pas définitif, Eugénie. Il va sans dire que le jour où monsieur le marquis aura quitté ce monde, tu seras libre de revenir vers nous. Au moins, notre honneur sera-t-il sauf et nos entrées à la cour préservées. Je t'avise que ton frère est encore à Brest et nul ne sait s'il reviendra à Paris avant son départ pour la Nouvelle-France. L'armée de Sa Majesté a recruté de nouveaux fantassins qui viendront renforcer les précédentes troupes de cette lointaine colonie. Hugues en fera partie et tous contribueront à défendre ce territoire contre les Anglais et leurs tribus de sauvages. D'après la dernière missive de ton frère, parmi ces Indiens, certains nous sont acquis et sont même désormais nos plus fidèles alliés. Grâce à son nom, Hugues est devenu officier. Je

gage que son sens du devoir et son courage feront qu'il sera prochainement promu à un grade supérieur. À présent que te voilà instruite avec force détails de la mission de ton frère, je t'interdis de l'importuner en lui écrivant la moindre lettre de désolation. Celle-ci lui ferait quitter son poste sur Brest et rentrer précipitamment à Paris. Le risque serait qu'ensuite il ne puisse revenir à temps pour embarquer sur le vaisseau royal, ce qui entraînerait un blâme de ses supérieurs... par ta faute ! J'ose espérer que tu n'auras pas cette audace, Eugénie !

— En effet, mère... Aussi, plutôt que de porter préjudice à mon cher frère, m'enfuirai-je loin de Choisy-le-Roi ! J'échapperai ainsi à l'atroce destin que m'imposent des parents peu aimants comme vous l'êtes !

— Quelle impudence ! Voici donc ton remerciement pour l'effort que nous avons consenti à faire en te conduisant à ce bal sur l'invitation de notre bon roi ? Sais-tu la somme qu'il nous a fallu déboursier pour que notre fille soit des plus présentables à Versailles ? Devrons-nous t'enfermer de manière à t'apprendre l'obéissance que tu dois à ceux qui t'ont élevée ?

— Cela ne sera pas nécessaire, ma mère... J'accepte d'épouser le marquis. J'attendrai le jour de mes noces pour répondre "non" à notre évêque au moment d'échanger les consentements. »

Madame de Beauvallois quitta subitement son fauteuil et se campant devant sa fille, elle la gifla. C'était la première fois qu'elle frappait l'un de ses enfants. Elle le regretta aussitôt. Ahurie, Eugénie leva vers Adélaïde son pâle regard d'où s'écoulèrent des larmes amères. La jeune fille était fière. Elle porta la main à sa joue rouge, fit volte-face et sortit du boudoir.

Le lendemain matin, comme à l'accoutumée, Eugénie sonna Marion, sa femme de chambre. C'était une charmante personne, venue au monde la même année que sa maîtresse. Toutes deux

étaient brunes et de taille quasiment identique. Seule la couleur de leurs yeux pouvait les différencier. Chez Marion, le regard était brun et celui d'Eugénie vert clair. Cette dernière s'amusaît parfois à troquer ses vêtements contre ceux de sa servante. Eugénie décida d'utiliser encore ce stratagème, soucieuse de s'en aller se promener un peu plus loin qu'autorisé par madame de Beauvallois. Ravie de porter une belle robe, Marion accepta cet échange avec enthousiasme.

Les deux complices s'entendaient à merveille, d'autant qu'elles étaient sœurs de lait. Adélaïde de Beauvallois avait toujours répugné à nourrir l'un de ses enfants, ce qui n'était pas exceptionnel chez une dame de sa condition. Or, c'était Hortense Porchet, la mère de Marion, qui avait donné le sein à Hugues et aux deux petites. Elle était également la mère de deux garçons plus âgés, Arsène et Jean. Ce dernier avait la responsabilité des écuries du château. Madame Porchet était l'épouse de Paul Porchet, fermier de son état. Son exploitation attenante au domaine fournissait toutes les denrées nécessaires à sa famille et à celle du comte de Beauvallois.

Vingt minutes plus tard, Eugénie abandonnait Marion devant le fameux étang, l'intérêt étant que sa domestique soit visible depuis les grandes fenêtres du salon ; une précaution fort utile pour le cas où la comtesse Adélaïde surveillerait sa fille à distance. De loin, il était à parier que madame de Beauvallois confondrait les deux amies.

La jeune noble montait quelquefois Joyeuse, sa jument noire, mais ce qu'elle préférait par-dessus tout était de sentir la terre sous ses pieds, de s'arrêter si elle le jugeait bon pour ramasser toute fleur éveillant son intérêt. Elle rentrait fréquemment au château avec un énorme bouquet à la main et priait Lison, leur bonne, de mettre sans délai dans un vase ce qu'elle venait de cueillir.

Accroupie devant un parterre de marguerites, elle n'entendit pas le pas tranquille d'un cheval qui approchait. Soudain, une voix masculine s'éleva dans son dos.

« Bien le bonjour, gentille demoiselle ! Je me crois perdu et j'aurais grand besoin qu'on m'indique ma route. »

Eugénie se releva aussitôt et se tourna vers le cavalier. Éblouie par le soleil qu'elle recevait de face, elle plaça une main entre ses yeux et l'astre. Elle put ainsi distinguer celui qui lui adressait la parole. Il montait un superbe cheval gris pommelé à crinière et queue couleur d'ébène. Le garçon avait un regard clair, sa chevelure rousse était retenue par-derrière la nuque avec un gros ruban de velours noir. Il paraissait à peine vingt-cinq ans. Son habit usé laissait deviner combien il était peu fortuné. Toutefois, son maintien, sa façon de s'exprimer, sa manière de retirer son tricorne pour saluer donnaient à penser qu'il était bien né.

« Bonjour, monsieur... Dites-moi le nom du lieu que vous recherchez et je vous renseignerai de mon mieux.

— Je me nomme Yvon Briardin et j'arrive de Brest, d'où je suis originaire. J'ai fait plusieurs escales avec Olympe, mon fidèle coursier, avant d'arriver jusqu'ici. À présent, nous sommes tous deux fourbus. Je suis attendu au château de Beauvallois. Connaissez-vous le jeune comte Hugues de Beauvallois, mademoiselle ? »

Eugénie lui sourit et le renseigna sans préciser son lien de parenté avec Hugues.

« Certainement, monsieur... Vous avez sans doute continué tout droit, alors qu'il vous fallait prendre sur votre gauche, à la croisée des chemins. À présent, faites demi-tour et à cet embranchement, vous verrez un petit panneau de bois vous indiquant le château. Vous l'apercevrez très vite, mais il est

vrai qu'il se détache plus facilement l'hiver en raison des branches dénudées de nos arbres.

— Eh bien, chère demoiselle, je ne sais comment vous remercier. Je vois que vous connaissez parfaitement le coin. Peut-être servez-vous au château ?

— En effet, monsieur Briardin. Je m'apprêtais justement à rentrer, car l'ouvrage m'attend !

— Dans ce cas, vous m'obligeriez, mademoiselle, en acceptant mon aide. Je pourrais vous avancer, si vous êtes d'accord de monter devant moi en travers de ma selle.

— Ce n'est pas de refus, monsieur. Je vous sais gré de votre aimable proposition. »

Le jeune homme tendit la main à celle qu'il prenait encore pour une servante et la hissa jusqu'à lui. Elle se blottit contre le torse du dénommé Yvon, laissant ses jambes pendre et ballotter du même côté dans le vide. Elle reprit aussitôt le fil de leur conversation. Inquiète d'être reconnue sur cette monture étrangère, elle lui demanda une faveur.

« Sans vouloir vous commander, monsieur, auriez-vous la bonté de m'arrêter un peu avant l'allée conduisant au domaine ? Ma maîtresse n'apprécierait point de me voir accompagnée d'un inconnu. Mon nom est Marion et je suis au service de mademoiselle Eugénie.

— C'est entendu, mademoiselle Marion. Mon ami Hugues m'a beaucoup parlé de sa sœur Eugénie et il me semble la connaître déjà sans l'avoir jamais vue. Elle est intelligente, gracieuse et fort agréable à regarder, d'après ce qu'il m'en a dit, mais un frère n'est-il pas toujours admiratif d'une sœur tendrement aimée ?

— Certes... Pour ma part, je trouve ma maîtresse sans attrait particulier, ce qui ne m'empêche nullement de la

fréquenter avec bonheur, car elle me tient en parfaite estime et ce sentiment est réciproque.

— Vous avez de la chance, cela n'est pas le cas de tous les domestiques avec leurs maîtres.

— J'en suis bien consciente, monsieur Briardin...

— Puisque nous risquons de nous croiser souvent, ne pouvons-nous nous appeler par nos prénoms, chère mademoiselle ?

— Bien volontiers, Yvon. Est-ce Monsieur Hugues qui vous a personnellement invité ? C'est étrange, je le croyais encore à Brest...

— C'était vrai jusqu'à la permission qui nous fut tantôt accordée avant notre prochain départ pour la Nouvelle-France. Car comme Hugues, je suis militaire de carrière.

— Monsieur Hugues, à ce qu'il paraît, ne navigue point, comment alors le connaissez-vous ? Les Bretons ne sont-ils pas tous des marins ?

— Si fait, mademoiselle Marion. Mon père ainsi que mes trois frères le sont en tout cas. Pour ma part, j'ai choisi de rester sur la terre ferme et je suis devenu fantassin, comme votre jeune maître. C'est donc à cet heureux hasard qu'Hugues et moi devons notre belle amitié. Nous embarquerons sur le *Saint-Augustin* qui venait de mouiller lorsque nous avons quitté Brest. Cette mission risquant de s'éterniser au moins deux années complètes, nos supérieurs ont jugé bon de nous concéder un repos d'une semaine. Nous sommes partis ensemble, mais voulant faire le plaisant à mes dépens, Hugues m'a semé. Mon cheval s'étant mis à boiter, j'ai dû m'arrêter près de vingt bonnes minutes pour lui retirer une grosse épine plantée sous le sabot. Votre maître était si pressé de revenir chez lui qu'il ne m'a pas attendu. Fort heureusement, le trajet était facile ; je n'ai eu qu'à suivre tout du long la direction de Paris. Je ne me suis vraiment égaré qu'ici. À l'instant où nous

parlons, je gage qu'Hugues est déjà arrivé à destination. Dites-moi, Marion, atteignant tout à l'heure le village de Choisy-le-Roi, j'ai cru apercevoir au loin une somptueuse demeure. Je fus même hésitant avant de continuer mon parcours, la prenant pour celle de vos maîtres. À qui appartient-elle ?

— À Sa Majesté Louis XV, qui en possède plusieurs dans les environs. À ma connaissance, c'est l'une de ses préférées. »

Yvon déposa Eugénie à l'endroit prévu. Cette dernière se dépêcha de contourner le château, afin d'y pénétrer par l'entrée des domestiques. Elle y retrouva Marion. Les deux jeunes rusées montèrent promptement par l'escalier de service jusqu'à la chambre d'Eugénie où elles se changèrent à nouveau. Puis Eugénie redescendit en courant, tant elle avait hâte d'embrasser son frère.

Hugues se trouvait dans le grand salon, entouré de sa mère et de son camarade. Victor de Beauvallois, qui devait rentrer dans la soirée, ignorait l'arrivée impromptue de son fils.

Lorsque sa sœur entra dans la pièce, Hugues s'écria :
« Ah, ma chère sœur, te voici enfin ! »

Il bondit dans sa direction. La soulevant de terre, il la fit virevolter au moins quatre fois avant de la lâcher et de lui apposer un énorme baiser sur chaque joue, ce qui ne manqua pas de surprendre leur invité qui en resta bouche bée. Car Yvon, qui venait de reconnaître Marion, avait bien compris qu'Eugénie s'était jouée de lui, se faisant passer pour sa femme de chambre.

Dès que son frère l'eut reposée sur le parquet, Eugénie plaça discrètement un index sur ses lèvres, faisant entendre à Yvon de garder secrète la farce qu'elle lui avait faite. Le jeune homme acquiesça d'un léger et complice signe de tête. Hugues, qui n'avait rien vu de cette connivence entre Eugénie et Yvon, se saisit de la main de sa sœur, s'empressant de les présenter l'un à l'autre.

« Mon cher Yvon, voilà la perle dont je t'ai régulièrement vanté les mérites : ma sœur Eugénie ! Ma tendre sœur, voici Yvon Briardin, mon ami ! »

Yvon fit mine de ne pas l'avoir connue au préalable, quand il s'adressa à Eugénie.

« Mademoiselle, je suis honoré de faire votre connaissance. Il m'apparaît que votre frère était au-dessous de la vérité lorsqu'il me dévoila toutes vos qualités. Vous êtes la plus délicieuse et ravissante personne qui se puisse rencontrer. »

Eugénie fit une rapide révérence, avant de lui répondre.

« Monsieur, tout l'honneur est pour moi et je vous remercie de vos bons compliments. Je vois que mon frère vous témoigne une grande amitié, aussi me fierai-je à son jugement, vous considérant de même à dater de ce jour. »

Yvon Briardin s'inclina respectueusement, lui signifiant qu'il était son obligé.

Avant l'arrivée de son père, Eugénie demanda à Hugues de la suivre dans le boudoir. Surpris, il lui emboîta le pas.

« Hugues, j'ai à t'entretenir d'un sujet grave et c'est une bénédiction que ta présence au château aujourd'hui.

— Tu me vois soudain dans l'inquiétude. Que se passe-t-il, petite sœur ? Raconte vite ! »

Elle lui fit la narration complète de sa récente discussion avec leur mère et supplia Hugues de trouver une solution satisfaisante à sa déconvenue.

Hugues allait sur ses vingt-deux ans. Il était lieutenant dans l'infanterie. Grand et svelte, sa physionomie était plaisante. Il partageait avec Eugénie un teint pâle, de grands yeux verts, une chevelure ondulée très brune.

« Ma foi, ma chère Eugénie, je veux bien parler à notre père, mais comme toujours, il se rangera à l'avis de Maman. Or, me semble-t-il, celle-ci tient particulièrement à cette

union. La seule solution serait que tu demandes une entrevue à notre roi. Il se souviendra facilement de ta récente présentation à Versailles. C'est un monarque au cœur magnanime. Si tu te jettes à ses pieds, il fondra comme neige au soleil et accédera à toute sollicitation que tu lui feras. Tu as aussi l'opportunité d'aller supplier le marquis, l'assurant que s'il réitère sa résolution de t'épouser, tu rentreras dans les ordres !

— À vrai dire, ces deux idées m'avaient déjà traversé l'esprit... Pourtant, j'en préférerais une autre moins délicate à exécuter.

— Veux-tu que j'introduise ici mon compagnon Yvon ? Il est généralement de bon conseil grâce à un esprit des plus logiques. Il sait garder un secret et avec lui, tu n'auras pas à te soucier du risque d'être trahie.

— Je veux bien, mon frère, car toute solution est bonne à entendre. Va t'enquérir de son avis. Je vous attends tous deux, dans cette pièce. »

Quelques instants plus tard, Hugues et Yvon rejoignaient Eugénie.

« Eugénie, mon camarade a trouvé une troisième façon de t'éviter ce mariage forcé. Écoute-le et dis-nous si celle-ci a ton agrément.

— Chère Eugénie, je propose de vous épouser à mon retour en France ! Vous n'aurez alors que deux courtes années à passer chez les sœurs. Entre-temps, rien ne prouve que votre prétendant n'aura pas succombé à quelque mal de la vieillesse. Si, passé ce délai, il s'avérait que le marquis était toujours en vie, je serais fier de vous apporter mon secours. Cependant, cette union ne saurait être consommée si, par la suite, vous ne parveniez pas à vous éprouver de moi. Une annulation officielle serait alors toujours possible. Qu'en dites-vous, mademoiselle Eugénie ?

— J'en dis, cher Yvon, que vous me faites là une bien gentille offre et que votre générosité dépasse largement la mienne. Je vous remercie de tout cœur, mais je crains que cette attente me paraisse bien longue... Deux années, emprisonnée dans un couvent, me déprimeront à coup sûr ! D'autant que je ne suis pas certaine que ces épousailles entre nous se puissent faire. Mes parents s'y opposeront et vous n'aurez pas le moyen de me faire évader du Carmel. Il se trouve que j'ai conçu un quatrième plan. Ne pouvez-vous, l'un et l'autre, me faire embarquer sur votre navire en partance pour la Nouvelle-France ? »

Les garçons se regardèrent, stupéfaits, et Hugues répliqua le premier.

« Deviens-tu folle, Eugénie ? Comment veux-tu monter clandestinement sur un vaisseau de guerre sans être repérée par l'équipage ? Les femmes y sont interdites et à n'en point douter, tu serais refoulée avant même d'embarquer ! Nous partons afin de prêter main-forte à notre armée en difficulté. Le roi pense que nous allons perdre la Nouvelle-France si nous ne parvenons pas à vaincre les Anglais. Tu n'aurais donc pas ta place parmi nous, qui n'est pas celle d'une jeune fille de ton rang. Sans compter que nous serions durement sanctionnés, Yvon et moi, pour avoir tenté de te cacher. »

Yvon confirma à Eugénie que son frère disait vrai. Lui aussi se refusait absolument à la voir risquer sa vie.

La jeune comtesse dut admettre qu'ils n'avaient pas complètement tort et se résigna à rendre visite au roi. Elle lui écrivait un billet qu'elle ferait porter à Versailles par leur valet.

Yvon et Hugues, ne pouvant rester au comté plus de deux jours s'ils voulaient rallier Brest à temps, quittèrent Eugénie, soulagés de la sage décision qu'elle venait de prendre.